
Collectif, *Modern Views of Medieval Logic*

Magali Roques



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/4367>

DOI : [10.4000/ccm.4367](https://doi.org/10.4000/ccm.4367)

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2019

Pagination : 306-309

ISBN : 978-2-490783-03-8

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Magali Roques, « Collectif, *Modern Views of Medieval Logic* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 247 | 2019, mis en ligne le 01 septembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/4367> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.4367>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Modern Views of Medieval Logic, C. KANN, B. LOEWE, C. RODE et S. L. UCKELMAN (éd.), Louvain, Peeters Publishers (Bibliotheca, 16), 2018.

L'intérêt des logiciens contemporains pour la logique médiévale n'est pas nouveau. Peter Geach et Arthur Prior, pour prendre deux exemples célèbres, ont élaboré leurs idées en s'inspirant de textes médiévaux. Ces logiciens ont accordé une place de premier plan, dans leurs théories (théorie

de la référence pour le premier et logique modale temporelle pour le second), à Guillaume d'Ockham. Il en va de même des historiens de la logique qui, depuis les travaux de William et Martha Kneale, puis ceux d'Ernest Moody et de Philotheus Boehner, ont cherché des anticipations des idées logiques qui leur étaient contemporaines dans les textes médiévaux. S'il y a un élément remarquable dans le volume collectif présenté ici, c'est bien un changement d'attitude par rapport à Guillaume d'Ockham. Comme Jean Buridan, dont il a été fait grand cas ces dernières décennies, Guillaume d'Ockham est relégué au rang d'une figure parmi d'autres dans l'histoire de la logique médiévale. Cette diversification des auteurs à l'étude s'explique par un changement d'attitude des logiciens contemporains eux-mêmes. Comme les éditeurs le rappellent dans la brève introduction qui ouvre le volume, l'intérêt des logiciens s'est déplacé de la logique mathématique (au centre des travaux de Bertrand Russell et de Rudolf Carnap) vers des modèles qui prennent en compte la dimension dynamique du raisonnement et insistent sur sa nature essentiellement interactive. On dépasse la condamnation du psychologisme qui a marqué, chez Gottlob Frege, la genèse de la logique contemporaine, en s'ouvrant aux problématiques engendrées par le développement des sciences de l'informatique.

C'est donc sans surprise que le volume présenté ici, en phase avec les problèmes les plus actuels abordés par les logiciens, se concentre sur les développements qui ont suivi la redécouverte, au XII^e s., de ladite *logica nova*, terme qui regroupe quatre textes fondamentaux de la logique aristotélicienne : les *Analytiques Premiers* et *Seconds*, les *Topiques* et les *Réfutations Sophistiques*. Les travaux de Lambertus Marie de Rijk ont montré que la *logica modernorum*, c'est-à-dire la logique centrée sur les propriétés des termes (*proprietates terminorum*), a été élaborée sur la base de ces textes aristotéliciens, dans le but de donner au philosophe et au théologien des outils d'analyse des raisonnements fallacieux, en contexte propositionnel et en contexte disputationnel. On comprend dès lors pourquoi la théorie de la supposition (la propriété des termes qui devient progressivement le cœur de la *logica modernorum*) occupe une place de premier plan dans le volume, avec trois contributions qui lui sont consacrées (Laurent Cesalli et Frédéric Goubier, Catarina Dutilh Novaes, enfin Thomas Ward). La contribution de Sten Ebbesen, quant à elle, examine pourquoi une théorie élaborée à l'occasion de l'étude de la grammaire, celle des modistes, a dû laisser la place, au XIV^e s., à une théorie comme celle

de la supposition, qui distingue plus nettement les catégories logiques des catégories grammaticales.

Les nouveaux genres de traités logiques qui apparaissent au XIII^e siècle et qui prennent toute leur ampleur au XIV^e s. occupent également une place importante dans le volume. On pense en particulier à la théorie des obligations (analysée dans la contribution collective de Sara Uckelman, Jaap Maat et Katja Rybalko) et à la théorie des insolubles, qui a connu un grand succès auprès des logiciens contemporains grâce aux travaux de Stephen Read sur la solution que Thomas Bradwardine a proposée au paradoxe du menteur. La contribution de S. Read, qui revient sur cette solution, est discutée par deux jeunes logiciens, Greg Restall et Elia Zardini. On pourra noter l'absence de discussions sur les *sophismata* et les *exponibilia*, deux genres de la *logica nova* pourtant centrés sur l'analyse des propositions et, en ce sens, cruciaux pour saisir comment les logiciens médiévaux comprennent les notions de constante logique et de forme logique. Les exponibles apparaissent néanmoins dans la contribution de Fabrizio Amerini et Massimo Mugnai, portant sur l'analyse de la reduplication d'après François de Prato, un dominicain du XIV^e s. cherchant à adapter la logique de Walter Burley et de Guillaume d'Ockham à la métaphysique de Thomas d'Aquin.

Loin de viser la systématisme, le volume se focalise sur d'autres aspects tout aussi essentiels de la logique médiévale, en l'occurrence la syllogistique, dans ses fondements (avec la contribution de Christina Normore et Terence Parsons) et dans ses prolongements vers une sémantique des modalités (avec la contribution de Simo Knuuttila). Enfin, l'influence d'A. Prior se fait sentir dans deux contributions portant sur l'étude de la logique temporelle médiévale, appliquée à une question philosophico-théologique centrale à la fin du Moyen Âge, celle des futurs contingents, de la prescience et de la prédestination. Le logicien Peter Øhrstrøm, connu pour ses travaux sur l'histoire de la logique temporelle, examine un traité de la fin du XIV^e s. écrit par Richard Lavenham. Petr Dvorak se concentre, quant à lui, sur la réception des idées médiévales dans la seconde scolastique et propose une analyse de la solution thomiste au problème de la prédestination, centrée sur la notion de pré-motion divine.

Cet aperçu thématique du volume (organisé chronologiquement) révèle certaines absences. Par ex., les riches développements en logique épistémique et en logique déontique, deux sujets explorés par des chercheurs comme S. Knuuttila et Ivan Boh, ne sont pas mentionnés. On pourrait également s'étonner

de l'absence de toute étude sur la théorie des conséquences, qui a fait l'objet de très nombreux travaux ces dernières années, et ce de la part de plusieurs contributeurs au volume, comme C. Dutilh Novaes ou C. Normore. Cela provient sans doute du fait que le volume représente un état légèrement antérieur des travaux de recherche en logique médiévale. Il apparaît en effet comme la publication des actes d'un atelier de travail organisé il y a plus de douze ans, en 2006, à l'occasion du lancement du cercle de travail *Logik und Semantik*, dans le cadre de la *Gesellschaft für Philosophie des Mittelalters und der Renaissance*.

Ces réserves mineures ne doivent en rien laisser penser que le volume ne représente pas une contribution très importante aux recherches sur la logique médiévale, dont la diversité et l'ampleur ne peuvent être saisies en un seul ouvrage. L'approche choisie n'innove pas : elle est bien exposée dans les actes des *European Symposia on Medieval Logic and Semantics* qui se tiennent tous les deux ans. Mais le volume se distingue par sa systématisme : là où les principales publications collectives en logique médiévale mélangent des approches historiques, philosophiques et logiques des textes médiévaux, le volume donne la parole à des chercheurs qui, tous, sont motivés dans leur enquête par un agenda contemporain. Le volume en tire une forte unité, mais il est en même temps de lecture particulièrement aride. Il requiert une certaine aisance avec les formalismes et des connaissances solides en logique médiévale.

Étant donné la technicité et la densité de chaque contribution, il n'est pas possible de rendre ici justice à toutes. Nous nous contenterons de discuter deux contributions du volume portant sur la théorie de la supposition. Celle de C. Dutilh Novaes se concentre sur Guillaume d'Ockham, qu'il n'est plus besoin de présenter, tandis que celle de T. Ward se concentre sur Vincent Ferrer, un dominicain de la fin du XIV^e s., plus connu pour ses activités de prédicateur que pour ses écrits de logique. Ces deux contributions ont en commun d'interroger la pertinence et la valeur de l'interprétation standard de la théorie de la supposition, comprise comme une théorie de la référence en contexte propositionnel, contenant en son sein l'équivalent médiéval d'une théorie de la quantification et, par suite, ayant pour fonction d'explicitier l'engagement ontologique de la théorie telle qu'elle est adaptée par chaque auteur.

La théorie de la supposition de Vincent Ferrer représente une forme d'hapax dans la sémantique médiévale. Ce dominicain place au cœur de sa théorie un type de supposition, la supposition naturelle, qui a progressivement disparu des traités de logique du fait

de sa nature hybride : il s'agit d'un type de supposition qui est en principe indépendant du contexte propositionnel, ce qui semble rendre la supposition naturelle indistinguable de la notion de signification. Comme le montre très bien T. Ward, la motivation centrale de Vincent Ferrer semble être de donner à la métaphysique thomiste de la nature commune (indifférente à l'existence et à la non-existence) la sémantique qui lui corresponde le mieux. Il en résulte que, dans les propositions comme « un homme est un animal », le sujet a une supposition naturelle. Cela implique, d'après Vincent Ferrer, que cette proposition est vraie même si aucun homme n'existe, ce qui contrevient au postulat d'existence des propositions universelles, une spécificité de la logique médiévale souvent relevée. Faut-il en conclure que Vincent Ferrer serait un précurseur de G. Frege ? D'après T. Ward, ce serait aller trop vite et gommer l'étrangeté de la position de Vincent Ferrer, pour qui la quantification ne serait pas pertinente pour déterminer les conditions de vérité des propositions contenant des termes en supposition naturelle. Ainsi, les propositions « un homme est un animal » et « tout homme est un animal » auraient les mêmes conditions de vérité et seraient même synonymes. Pour rendre compte de cette étrangeté, T. Ward en appelle à la sémantique modale de Vincent Ferrer, selon laquelle une essence peut n'avoir jamais été instanciée et pourra ne l'être jamais. Autrement dit, celui-ci accepterait dans son ontologie des purs possibles (des *possibilia*, dans la terminologie contemporaine). Deux points ici sont à noter. D'abord, comme le signale T. Ward (p. 236), V. Ferrer distingue deux types de supposition naturelle, la supposition naturelle définie et la supposition naturelle indéfinie. Un terme est en supposition naturelle définie s'il est en supposition naturelle et s'il est précédé d'un quantificateur, comme dans la proposition « Tout homme est un animal » ou « Quelque (*quidam*) homme est capable de rire ». Vincent Ferrer reconnaît donc que les phénomènes de quantification des termes en supposition naturelle sont signifiants d'une manière ou d'une autre, contrairement à ce que suggère l'a. Mais, à notre connaissance, Vincent Ferrer ne spécifie pas ce qu'il entend par là. L'interprétation la plus bienveillante consiste sans doute à dire que les fameuses règles que Vincent Ferrer expose pour générer les inférences valides qui peuvent être tirées d'une proposition contenant des termes en supposition naturelle ne concernent que les propositions contenant un sujet ayant une supposition naturelle *indéfinie*. Autrement dit, la quantification est bien pertinente pour les conditions de vérité des propositions contenant des termes en supposition naturelle. Mais c'est une critique

mineure. Venons-en au second point, qui concerne le rapport entre universalité, modalité et temporalité. L'a. affirme p. 241 que Vincent Ferrer accepterait des purs possibles dans son ontologie, si bien que les propositions contenant un terme en supposition naturelle pourraient être vraies même s'il n'existe rien, à un quelconque instant du temps, qui les rende vraies. Cette affirmation n'a aucune base textuelle, tout comme l'affirmation contraire, selon laquelle tout possible sera réalisé. Mais cette dernière étant moins forte et plus proche de l'esprit du thomisme, il est sans doute préférable de la choisir, si un choix doit être fait. Cependant, certains voudront prêter à Thomas d'Aquin un troisième règne non spatio-temporel et causalement inerte, et nous n'aurons rien à leur répondre, si la thèse de l'indifférence de l'essence doit pousser l'interprète dans cette direction.

Terminons avec quelques mots sur l'article de C. Dutilh Novaes. L'a. propose une interprétation nouvelle et provocatrice de la théorie de la supposition de Guillaume d'Ockham, qu'elle développe avec plus de détails dans d'autres publications. Celles-ci sont souvent citées mais rarement discutées. Elles méritent pourtant d'être. Depuis P. Geach, la théorie de la supposition est comprise comme une théorie de la référence en contexte propositionnel. D'après l'a., il s'agit plutôt d'une théorie de la signification propositionnelle, qui a pour but de proposer des outils mécaniques et formels d'analyse des propositions, afin, notamment, de reconnaître les phénomènes d'ambiguïté propositionnelle. On suggérera deux éléments de discussion. D'abord, la notion de référence utilisée par l'a. prête à confusion. La référence, en général, est un mécanisme sémantique de sélection des référents. En un autre sens, plus restreint (on parle alors de référence rigide), c'est un mécanisme de sélection des mêmes référents dans toutes les situations possibles. Lorsque P. Geach et ses successeurs identifient « supposition » et « référence », ils entendent la référence en son premier sens, large, là où l'a. parle apparemment de référence rigide. Enfin, l'a. ne prend pas en compte la dimension contextuelle (au sens de contexte *extra*-propositionnel) qui est décisive dans l'interprétation des propositions selon Guillaume d'Ockham : sans l'intention du locuteur, la signification d'un grand nombre de propositions demeure indéterminée, ceci dans un espace délimité par les règles algorithmiques proposées par l'a. Or s'il y a bien un trait qui caractérise l'essence de la sémantique ockhamiste, c'est de donner des outils pour supprimer l'équivocation, et non pas, seulement, de l'encadrer par une herméneutique, aussi mécanisée soit-elle. Autre chose est de savoir

si Guillaume d'Ockham est allé au bout de son programme.

Magali ROQUES.
Université d'Hambourg